

→ Exposition

# La mer toujours recommencée ou l'art au goût de sel des Phéniciens

Par Emmanuel Daydé

**Qui étaient donc ces Phéniciens si méconnus et si décriés durant l'Antiquité ? Des marchands et des navigateurs hors pair puisque l'on sait aujourd'hui qu'ils sont allés au-delà du détroit de Gibraltar – jusqu'à l'île de Mogador, l'actuelle Essaouira. Quelle est la spécificité de leur civilisation ? de leur art ?**

*Tyr, c'est toi qui as dit :  
Moi je suis parfaite en beauté !*

"Alors, Épidemaïs, vieux brigand ! Te voilà enfin !" s'exclame Panoramix en accueillant un marchand phénicien dans *L'Odyssée d'Astérix*. On ne saurait mieux résumer la mauvaise réputation de ces aventuriers des mers. Homère donne le ton – et le sentiment des Grecs – en qualifiant les Phéniciens de "rusés et retors". Ézéchiel, dans l'Ancien Testament, prophétise au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. la disparition dans les eaux de la trop riche et orgueilleuse ville de Tyr. Élie appelle de toute son âme la mort de Jézabel, princesse tyrienne devenue reine d'Israël. Et le *Deutéronome*, au sein du même Livre, condamne une "abomination" phénicienne : le sacrifice offert aux dieux des premiers-nés, en les jetant dans un brasier, dans l'enceinte sacrée du *tophet*. Les historiens romains, longtemps après la disparition de la ville, n'hésitent pas à gratifier les Carthaginois de semblables pratiques. Flaubert, dans sa sauvage *Salammô*, associe à son tour Carthage avec ces holocaustes infantiles. Images terribles que stigmatise Jacques Martin dans sa série *Alix*, en s'inspirant des descriptions de Diodore de Sicile pour dessiner un Baal (le "Seigneur" des dieux phéniciens) de bronze, avec des mains reliées par des chaînes, et ouvrant une gueule brûlante. Sergio Leone lui-même,

dans son premier film, *Le Colosse de Rhodes*, bouscule l'histoire et la chronologie à sa guise pour faire des Phéniciens de machiavéliques comploteurs et de vils envahisseurs. On ne connaît malheureusement ces peuples mystérieux que par leurs maîtres (les



Byblos. Temple aux obélisques, vue partielle.  
XIX<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

## | ACTU |

*La Méditerranée des Phéniciens, de Tyr à Carthage.*  
Institut du monde arabe, Paris, jusqu'au 20 avril 2008.  
Commissariat scientifique : Élisabeth Fontan, conservateur en chef  
au Département des Antiquités Orientales du musée du Louvre  
et Hélène Le Meaux, archéologue, commissaire-associée.



*Sidon. Sarcophage (détail du petit côté) : un navire.*  
Vers le II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Larg. 80 cm.

Égyptiens et les Assyriens), leurs voisins (les Hébreux) ou leurs ennemis (les Grecs et les Romains). Presque jamais par eux-mêmes.

Qui étaient donc ces Phéniciens de l'ombre, pour avoir suscité tant de haine et de convoitise ? Des marins courageux en même temps que des pirates audacieux, qui osent voyager de nuit et en pleine mer. Des caravaniers infatigables, issus du pays de Canaan qui n'avait rien d'un pays de cocagne (contrairement au fol espoir décrit par la Bible), et qui sillonnent en tous sens l'Anatolie comme l'Arabie. Des marchands toujours en partance, qui vivent dos au mur sur des promontoires rocheux avancés dans la mer, voire sur des îles proches de la côte (comme dans le cas de Tyr et d'Arwad).

Coincées sur l'étroite bande de terre libanaise entre mer immense et haute montagne, encerclées et souvent asservies par la grande Égypte au Sud et les dangereuses Assyrie, Babylonie et Perse à l'Est, comment les petites cités États phéniciennes – qui n'ont jamais constitué un royaume ou une nation – auraient-elle pu espérer exister un tant soit peu ? Comment imaginer laisser une trace dans l'histoire de l'humanité quand on est aussi peu et aussi faible ? Leurs voisins, les Hébreux d'Israël, ont donné leur réponse à cette question : en écrivant. Mais les Phéniciens ne sont pas le peuple du Livre. S'ils reprennent à leur manière cette proposition, ils l'assortissent d'un étonnant codicille : en écrivant, mais au loin. Non plus pour eux-mêmes, comme le pense et le pratique le peuple élu, mais pour les autres. →





Naos.

Terre cuite, 22,4 x 18,3 x 20 cm.

L'écriture n'est plus histoire et révélation mais échange et communication. Nulle trace de littérature chez les Phéniciens, mais des inscriptions funéraires sous forme de malédictions et d'infinis registres de comptes, inscrits sur des sarcophages, des pointes de flèche, des tessons de céramique. Là où Israël prie, prophétise et se lamente, Tyr, Sidon, Amrit et les autres comptent, signent et maudissent. Et Byblos, la Gebal cananéenne du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ne s'est pas contentée d'inventer l'alphabet pour toutes ces cités, elle l'a propagé au-delà des mers, dans tout le bassin méditerranéen, donnant naissance à l'alphabet grec, puis latin.

*Tyr, tes frontières étaient au cœur des mers. Tes constructeurs avaient pris un cèdre du Liban pour en faire sur toi un mât.*

Plus de 1 000 ans avant Venise, les deux grandes villes phéniciennes du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., Tyr et Sidon, inventent un empire maritime de même nature que celui à venir de la Sérénissime, qui trace une route en sens inverse, de l'Orient vers l'Occident. Juste retour des choses : ce sont les Vénitiens qui, les premiers, au XIII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ramènent en

Occident des objets phéniciens, dont ils ignorent cependant la provenance... Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., devenues maîtresses des chemins du métal en Méditerranée jusqu'en Atlantique, les cités États de la côte levantine égrènent les comptoirs comme autant de sentinelles de la mer, et, à l'instar des Grecs, commencent à envisager des colonies de peuplement. Jusqu'aux limites des mondes connus et inconnus. Ainsi Cadix, l'antique Gadès, fondée par des Tyriens sur la côte Atlantique, au-delà des terrifiantes colonnes d'Hercule, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – avant même que des Sidoniens ne s'établissent à Carthage – se met-elle à rayonner d'Oran à Ibiza. La tradition rapporte que le Carthaginois Himilcon, à la recherche d'étain, y aurait fait escale avant de partir longer les côtes atlantiques vers le Nord, jusqu'en Galice et en Bretagne, voire en Cornouailles.

Certains disent plus loin encore, en mer Baltique, pour chercher de l'ambre. Strabon parle de riches "îles Cassitérides", que d'aucuns ont identifiées – un peu rapidement – avec les îles Scilly, où les marins de Gadès auraient été s'approvisionner en étain. Mais hormis la fresque rêvée par le très victorien Frederic Leighton, qui représente, en 1895, à la Royal Exchange de Londres, la rencontre de Phéniciens tout de pourpre vêtus avec des Bretons en peaux de bêtes, rien ne confirme encore cette pérégrination lointaine. Et n'y a-t-il pas plus menteur qu'un marin qui cherche à garder secret son itinéraire ?

Faut-il croire également la stèle retrouvée à Carthage ou le pseudo-Skylax, quand tous deux prétendent qu'Hannon, un autre "amiral" carthaginois, aurait caboté le long de la côte africaine en 425 av. J.-C., jusqu'au golfe de Guinée où il aurait fondé la colonie de Cerné (ou Kerné) et en aurait ramené or, ivoire, peaux d'animaux et esclaves ? Nul n'a jamais retrouvé la preuve d'une quelconque incursion phénicienne au Cameroun. Cependant, citée au cours de cette exploration africaine, on relève déjà l'existence de Lixus (Lixos en grec), une colonie phénicienne avérée de la côte marocaine atlantique. Et les fouilles entreprises en ce moment même, pour cinq ans, sur l'île de Mogador, dans la baie d'Essaouira – soit tout de même à plus de 700 kilomètres au sud du détroit de Gibraltar –, confirment l'existence d'un ultime comptoir phénicien en ces lieux, destiné sans doute à contrôler l'exploitation des mines de fer environnantes sur la côte. Peut-être faut-il alors identifier la mythique Kerné avec la moderne Essaouira, comme semble le prouver à l'envi la centaine de graffitis →

Ci-contre :

Sarcophage anthropoïde, Sidon.

Fin Ve – début IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Marbre, 225 x 40 ; Ép. 22,5 cm.





*Dea Gravida.*  
Terre cuite, 44 x 14,2 cm.

des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C., déjà mis au jour, sur des tessons de lampes, de cruches et d'amphores, et où se lisent les noms de hardis marins nommés Aheshmoun, Baalhilles ou Magon.

*Édom était ton fournisseur ; à cause de l'abondance de tes produits il pourvoyait tes marchés en malachite, pourpre rouge, broderies, byssus, corail et rubis. Judas et le pays d'Israël trafiquaient avec toi... Damas trafiquait avec toi... L'Arabie et tous les princes de Quédar étaient au service de ton commerce...Harran, Kanné et Éden trafiquaient avec toi, Ashur et toute la Médie trafiquaient avec toi...*

On retrouve des traces de cet artisanat, plus ou moins bien conservé, sur tout le pourtour méditerranéen. S'agit-il des "mille camelotes" phéniciennes, comme le prétend non sans quelque condescendance Homère ? Souvent oui, quand il s'agit d'échanges avec des peuples demeurés plus primitifs, tels les Tartessiens de la région de Gadès en Espagne, où une vulgaire verroterie égyptisante a servi de troc contre du minerai d'argent local. Mais le commerce phénicien n'a pas toujours les couleurs de cette rapacité légendaire. Il est aussi constitué d'extraordinaires objets de luxe, taillés dans des matières brutes exotiques venues du monde entier : ivoires d'éléphants aux motifs botaniques exubérants, œufs d'autruches peints ou boîtes à onguent sous forme de tridacnes, ces grands coquillages bivalves de la mer Rouge et du Golfe persique, finement gravés de fleurs et de sphinx ailés, et surmontés d'une tête de femme ou d'oiseau sculptée sur la charnière.

"L'art phénicien est un art d'imitation", affirmait pourtant Ernest Renan, lors de la campagne de fouilles qu'il dirige au Liban entre 1860 et 1861. Car si on doit l'égyptomanie à Napoléon Bonaparte et à l'expédition d'Égypte, c'est à son neveu Napoléon III que l'on doit, d'une certaine manière, la phénicophobie. Prenant prétexte d'une nouvelle guerre de religion entre Druzes et Maronites, l'empereur fait en effet intervenir en 1860 au Liban, alors province ottomane, un corps expéditionnaire français, qu'accompagne une mission scientifique, dirigée par Renan, jeune sémitisant déjà fort remarqué. Publiant une *Mission de Phénicie* qui fait date dès 1864, l'auteur de *La Vie de Jésus* conclut : "L'antiquité phénicienne est de toutes les antiquités la plus émiettée." Une civilisation "sans aucune originalité", stigmatise, pour faire bonne mesure, le marquis de Vogüé en 1895.

C'était là faire preuve d'un jugement rapide, qui tenait tout autant à la fraîcheur de la découverte qu'à





*Tridacne, Vulci (Italie).*

650-580 av. J.-C. 13,7 x 21,8 cm.

quelques préjugés solidement ancrés. Depuis la parution d'un volume de "L'Univers des formes" en 1975 et la grande exposition du Palazzo Grassi il y a tout juste 20 ans, on distingue désormais un objet phénicien d'un autre appartenant au monde antique, et il n'est plus question de "culture parasite". Mais cette accusation reste néanmoins entachée d'un fond de vérité. Les Phéniciens en effet ne se soucient pas d'être originaux. Commerçants – habiles, puisqu'ils ont véritablement inondé le pourtour méditerranéen de leurs productions –, ils n'attribuent qu'une seule fonction à leurs objets : plaire. C'est la finition même de leur travail qui séduit. C'est la souplesse et le raffinement de leur métier qui convainquent les princes assyriens de faire appel à eux pour orner leurs palais

et le sage roi Salomon de recruter Hiram de Tyr pour bâtir le glorieux temple de Jérusalem. Aussi n'ont-ils aucun scrupule à emprunter à l'Égypte, à la Perse puis à la Grèce. Plus beau est le modèle, plus facile il sera à écouler. C'est à ce souci permanent d'universalité mercantile que l'on doit en premier lieu leurs majestueux tissus teints de pourpre, cette couleur impériale issue du murex, à laquelle les Phéniciens doivent leur renommée et jusqu'à leur nom (phénicien signifiant "homme rouge" en grec). Mais les masques prophylactiques, les flacons de verre et les coupes de métal relèvent d'un art international avant la lettre. Avec ses inévitables dérives "touristiques" que l'on pourrait qualifier d'art de port (un peu comme l'on parle aujourd'hui d'art d'aéroport). →

Cette propension à atteindre un art cosmopolite favorise paradoxalement les métissages les plus inattendus. Un réseau croisé d'influences se retrouve dans leur propre mobilier funéraire, notamment dans les énigmatiques sarcophages anthropoïdes – “à l'image de l'homme” selon Renan. Importées d'Égypte à l'origine (comme on le voit avec le célèbre exemplaire d'Eshmunazor, roi de Sidon, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), ces effigies rêveuses et hiératiques ne tardent pas à être sculptées sur place en marbre de Páros – le calcaire coquillier local ne se prêtant guère à une taille aussi subtile. Si la forme de cuve et de couvercle reprend celle des sarcophages égyptiens, le visage – le plus souvent seul à être sculpté dans la masse – va se soumettre à l'esthétique grecque de beauté impassible et bouclée. Adaptant au goût nouveau les conventions rigides de l'art pharaonique, les Phéniciens préparent à l'art grec. L'intervention de praticiens hellènes se généralise néanmoins, surtout après la conquête d'Alexandre, en 332 av. J.-C. La *phénicissitude* se réfugie alors chez les artisans locaux, qui traduisent ces sarcophages en terre cuite, pour des Phéniciens moins fortunés, y surajoutant un décor à l'orientale de bijoux et de vêtements. Plus soucieux de vérité, ils

traduisent des visages à l'individualité plus marquée, comme dans le saisissant *Sarcophage de Tartous*, image d'une Salammbô fardée et parée qui annonce, d'une certaine façon, le réalisme à venir des peintures du Fayoum. Au-delà, c'est toute une esthétique au goût de sel que l'on retrouve dans ces cheveux tressés en forme de vague et ourlés de boucles en écume de mer. Faisant l'objet d'un incessant trafic maritime, l'art voyageur des Phéniciens demeure un art tout entier de matière et d'eau. Et, pour cette raison peut-être, insaisissable.

*C'est dans les grandes eaux que t'ont conduite ceux qui te menaient à la rame : le vent d'Orient t'a brisée au cœur des mers.* ■

Les citations sont extraites de l'“Élégie sur Tyr” du *Livre d'Ézéchiel*.

Ci-contre :

Statue de prêtre. VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Calcaire, 53 x 26 x 14 cm.

Ci-dessous :

Pierre Gailhanou. *Vue de l'île de Mogador (Îles Purpuraires)*.





